

Pierre Cabanes

LES PORTS D'ILLYRIE MÉRIDIONALE

Le thème du Colloque porte sur les Structures portuaires et les routes maritimes dans l'Adriatique à l'époque romaine. Mon propos m'obligera, d'une part, à remonter bien plus tôt dans le temps, puisque les ports d'Illyrie méridionale, essentiellement *Épidamne-Dyrrhachion*, *Apollonia* d'Illyrie et *Orikos* fonctionnent dès la fondation des colonies à la fin du VII^e siècle avant J.-C. et que leur création est indépendante d'une présence romaine encore inexistante dans l'Adriatique à cette époque. D'autre part, les informations dont nous disposons actuellement n'apportent que très peu de renseignements sur la structure des installations portuaires; dans le cas d'*Apollonia*, on peut même dire qu'on est encore à la recherche de la localisation précise du port; quant à *Orikos* et à *Épidamne-Dyrrhachion*, la fonction portuaire n'a pratiquement jamais été interrompue depuis l'Antiquité. La rade d'*Orikos*, à l'abri des Monts Acrocéarauniens (les Monts Karaburun actuels), a vu se succéder la ville d'*Oricum* romaine, puis les installations de Pasha Liman à l'époque ottomane, et la base sous-marine soviétique évoquée par Ismaïl Kadaré dans son roman *Le grand Hiver*, qui raconte la rupture albano-soviétique dans l'hiver 1960-61 et les tensions très fortes entre troupes soviétiques et albanaises, ces dernières exigeant le maintien des sous-marins sur place sous pavillon albanais et, pour l'obtenir, minant et barrant la sortie de la baie de Vlora, entre cap septentrional des Monts Karaburun et île de Sazan. Son destin militaire n'est sans doute pas terminé! Quant au port d'*Épidamne-Dyrrhachion*, il a vu les navires romains fréquenter le port de *Dyrrachium*, puis s'est transformé en Durazzo avant de devenir Durrës, le principal port albanais de cette fin du XX^e siècle.

Le thème des routes maritimes concerne très directement ces ports d'Illyrie méridionale: pourquoi les Grecs de l'époque archaïque se sont-ils intéressés à ces régions, au point d'y fonder des colonies, d'y développer des ports, apparemment établis dans un site favorable, puisque 2.500 ans plus tard deux d'entre eux continuent à être appréciés et fréquentés par les flottes marchandes ou militaires modernes.

I. LA FONDATION DES COLONIES (carte 1)

Étienne de Byzance ⁽¹⁾, à partir d'une citation d'un fragment perdu de Polybe ⁽²⁾ décrit bien *Orikos* comme la première localité sur la rive droite lorsqu'on entre dans l'Adriatique, en venant du Sud. Selon le même auteur, Hécatée de Milet considère qu'il s'agit seulement d'un comptoir, d'un port (λιμὴν), tout à fait comme Hérodote ⁽³⁾ alors que plus tard, chez Apollodore, elle passe pour une polis. Déjà, au début du II^e siècle avant J.-C., *Orikos* reçoit la visite des théores de Delphes, comme une véritable cité ⁽⁴⁾, ce qui n'était pas le cas dans les listes des théarodoques d'Épidaure et d'Argos au IV^e siècle. C'est encore chez Étienne de Byzance qu'on peut puiser quelques indications sur l'origine d'*Orikos*: l'auteur associe *Orikos* aux *Abantes* et à *Amantia* et il décrit la fondation d'*Amantia* par des *Abantes*, originaires d'Eubée, à leur retour de la guerre de Troie ⁽⁵⁾. La brève présence d'Érétriens à Corcyre est attestée par Plutarque ⁽⁶⁾, avant qu'ils ne soient chassés par les Corinthiens de Charicratès. Cette fondation très ancienne d'*Orikos* n'a, pour le moment, pas été confirmée par des trouvailles archéologiques permettant

(1) ÉTIENNE DE BYZANCE, s.v. Ὠρικος: Ἐκαταῖος λιμένα καλεῖ Ἡπειροῦ τὸν Ὠρικὸν ἐν τῇ Εὐρώπῃ, “μετὰ δὲ Βουθρωτὸς πόλις, μετὰ δὲ Ὠρικὸς λιμὴν”. Ἀπολλόδωρος δὲ ὁ θαυμασιώτατος πόλιν αὐτὴν οἶδε. λέγεται ἀρσενικῶς, ὡς Πολύβιος ἐβδόμῳ “οἱ δὲ τὸν Ὠρικὸν κατοικοῦντες, οἱ καὶ πρῶτοι κείνται περὶ τὴν εἰσβολὴν πρὸς τὸν Ἀδριαν ἐκ δεξιῶν εἰσπλέοντι”.

(2) POLYBE, VII, 14 d.

(3) HÉRODOTE, IX, 93 emploie le même terme λιμὴν; son texte pose question car il indique que l'Ados se jette dans la mer à proximité d'*Orikos*, après avoir traversé le territoire d'Apollonia, ce qui suppose que la *chōra* d'Apollonia soit directement au voisinage du port d'*Orikos*; faut-il en conclure que Hérodote ignore la géographie de la région, ou bien faut-il au contraire y voir le témoignage d'un voyageur qui a circulé par bateau dans ces régions pour se rendre à Thourioi, vers 445, et qui aurait décrit un vaste territoire appartenant à Apollonia, après son succès dans la guerre de Thronion, que l'on date vers 450, et dont témoignent Pausanias (V, 22, 2-4) et une inscription d'Olympie publiée par E. Kunze (1956, p.149-153), texte révisé chez P.A. Hansen (1983, n. 390; cf. *Corpus* 1997, I, 2, n. 303). Cette deuxième interprétation confirmerait un agrandissement considérable du territoire apolloniate vers le Sud, dans la plaine de Vlora et la vallée de la Shushica, et renforcerait l'identification de Thronion avec la future *Amantia*, au village de Ploça. Cette situation ne semble pas avoir duré longtemps, puisque, chez le Pseudo-Scylax, § 26, *Orikos* paraît voisine du territoire d'*Amantia* et au § 27, l'auteur précise que les *Orikoi* habitent une partie du territoire des *Amantins*.

(4) PLASSART 1921, p. 22, c. IV, 43.

(5) ÉTIENNE DE BYZANCE, s.v. Ἀμαντία: “Ἀμαντία Ἰλλυριῶν μοῖρα, πλησίον Ὠρικοῦ καὶ Κερύκας, ἐξ Ἀβάντων τῶν ἀπὸ Τροίας νοσησάντων ἠικιμένη”. Voir aussi PSEUDO-SCYMLAX, 442-443.

(6) PLUTARQUE, *Quaestiones graecae*, 11, 293 ab; certains ont voulu rejeter cette courte présence érétrienne à Corcyre, faute de preuves archéologiques: c'est le cas d'Éd. Will (1955, p. 330, n. 6) et récemment de C.A. Morgan, K.W. Arafat (1995); en revanche, cette présence est acceptée par I. Malkin (1994, pp. 1-9).

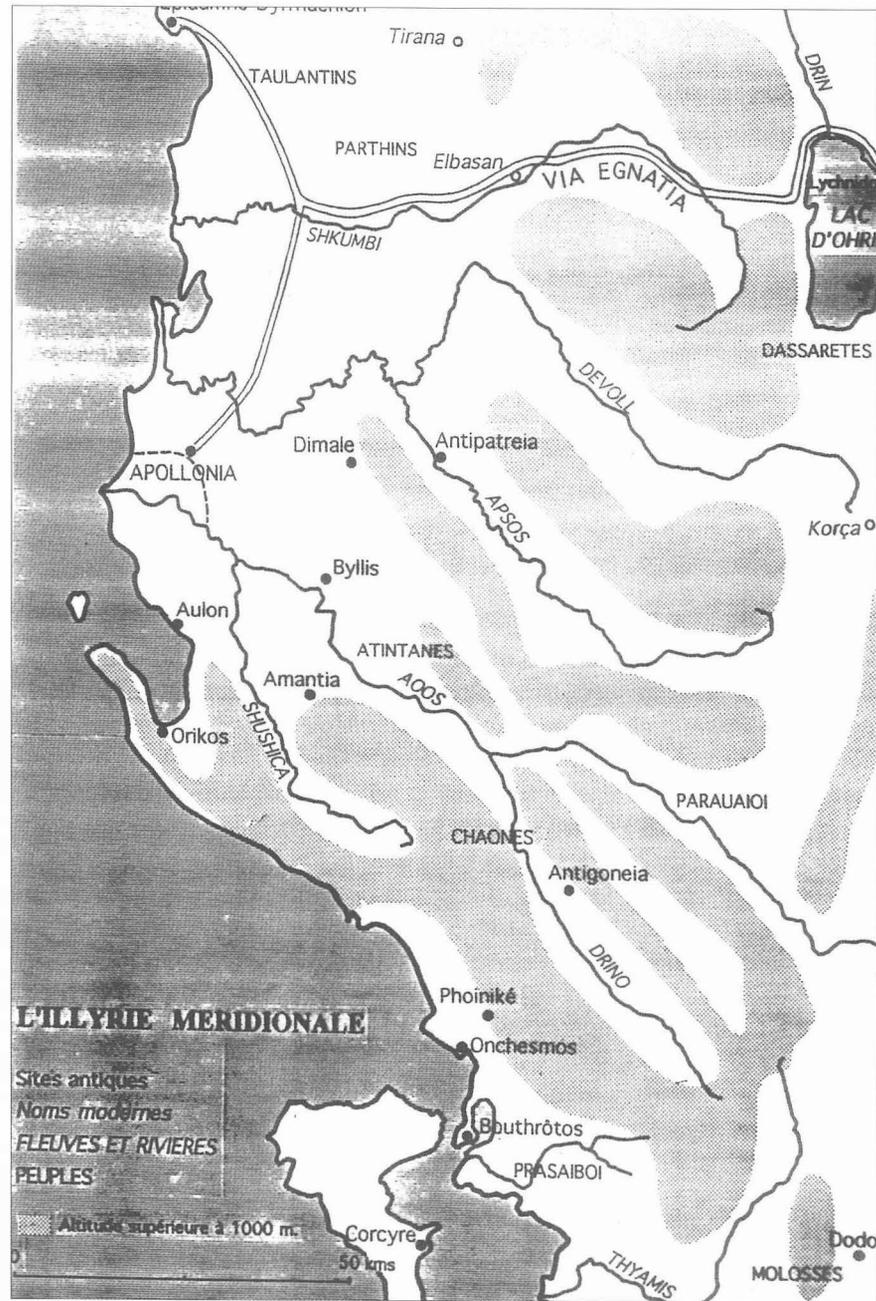


Fig. 1. L'Illyrie méridionale.

de remonter à une date si haute, mais il faut dire que l'intérêt stratégique du site a pratiquement interdit toute recherche archéologique approfondie; le seul article accessible, depuis la dernière guerre, est celui de Dh. Budina (7) qui décrit un petit théâtre ou un odéon édifié, selon lui, au I^{er} siècle après J.-C. Avant lui, le site avait été visité par le colonel Leake, le consul français Pouqueville, Léon Heuzey; Carl Patsch en a dressé une bonne description (8); L. M. Ugolini y passe en 1926 et N.G.L.Hammond dans les années suivantes. Quelques fouilles faites en commun par les archéologues soviétiques et albanais, dans les années 1958-60, ont permis de dégager des couches archéologiques remontant au VI^e siècle avant J.-C. (9).

Strabon (10) fournit une indication supplémentaire, qui est intéressante, si elle est exacte: il affirme qu'*Orikos* contrôle le mouillage, le port de *Panormos*, qui est une excellente rade située sur la mer Ionienne au Sud d'*Himara*, donc relativement proche à vol d'oiseau, mais difficile d'accès par voie de terre, puisqu'il faut franchir le col de Llogara à plus de mille mètres d'altitude avant de plonger sur la côte ionienne. La rade, appelée Porto Palermo, a été équipée par les Albanais après 1960, comme une seconde base sous-marine, avec tunnel creusé sous la colline qui abrite le port au Nord. Il est difficile, à partir du passage de Strabon, de fixer la période durant laquelle *Orikos* aurait étendu sa zone d'influence jusqu'à *Panormos*, au détriment d'*Himara* et des Chaones. Il est plus vraisemblable que Strabon utilise le terme *Panormos* pour désigner soit le port même d'*Orikos*, soit une zone d'ancrage dans la baie de Vlora; cette solution ramène *Orikos* à sa zone normale d'action, sans extension lointaine et peu imaginable. L'aventure survenue en plein hiver 48 à César, dont les navires atteignent la côte à Paleste, sur la mer Ionienne, donc au Sud du col de Llogara, l'a contraint à franchir cette passe avant de prendre Oricum. Elle permet de mesurer la difficulté des liaisons entre la baie de Vlora et la riviera albanaise sur la mer Ionienne, au Sud des Monts Acrocéarauniens.

C'est vers la fin du VII^e siècle avant J.-C. que les Corcyréens et leur ancienne métropole Corinthe s'intéressent à la fondation de colonies, au Nord et au Sud de l'embouchure du Shkumbi: la ville aux deux noms, *Épidamne-Dyrrhachion*, semble avoir été fondée vers 625 avant J.-C., tandis qu'au Sud

(7) BUDINA 1965; voir aussi BEAUMONT 1936, p. 164.

(8) PATSCH 1904.

(9) BLAVATSKI, ISLAMI 1960, pp. 89-91; BUDINA 1964.

(10) STRABON, VII, 5. 8: Μετά δ' Ἀπολλωνίαν Βυλλιακή καὶ Ὀρικὸν καὶ τὸ ἐπίγειον αὐτοῦ ὁ Πάνορμος καὶ τὰ Κεράνεια ὄρη, ἡ ἀρχὴ τοῦ στόματος τοῦ Ἰονίου κόλπου καὶ τοῦ Ἀδρίου.

du fleuve, *Apollonia* d'Illyrie aurait vu le jour une génération plus tard ⁽¹¹⁾. Pourquoi Corinthe et Corcyre se sont-elles intéressées à ces régions, au point de fonder deux cités, qui connaissent très rapidement un développement remarquable?

On peut écarter, en premier lieu, le désir de la part des deux puissances coloniales associées de contrôler les routes maritimes dans le canal d'Otrante: la situation des deux ports est trop septentrionale. La flotte corinthienne, pour gagner Syracuse fondée aussi par les Corinthiens, emprunte des routes plus au Sud, à partir du débouché dans la mer Ionienne du golfe de Corinthe, ou éventuellement en faisant escale à Corcyre.

L'intérêt de contrôler les voies commerciales se dirigeant vers l'Adriatique septentrionale est certainement plus important. On sait que les vents dominants, comme les courants marins et les possibilités de trouver un abri côtier, ont de tout temps poussé les marins à emprunter des voies de navigation qui longent la côte orientale, avant de gagner, à partir des îles dalmates, les comptoirs d'Adria et de Spina dans la plaine du Pô ⁽¹²⁾. Dans ces conditions, *Apollonia* et *Épidamne-Dyrrhachion* peuvent servir d'escales sur cette voie de navigation côtière, avant les bouches de Kotor, Raguse, Split ou Issa, Pharos.

Mais l'intérêt dominant de ces deux nouvelles colonies corcyro-corinthiennes paraît bien être d'assurer la maîtrise des routes reliant la côte adriatique à l'intérieur, le long de la vallée du Shkumbi, voire d'autres fleuves comme l'Erzen (desservant l'actuelle bassin de Tirana) pour *Épidamne*, la Seman ou Apsos et l'Aôos ou Vjosa pour *Apollonia*. La route du Shkumbi est celle qui deviendra lors de l'installation romaine au II^e siècle avant J.-C. la *via Egnatia*, mais elle est fréquentée beaucoup plus tôt et sert couramment à l'époque de la présence grecque. Corinthe a cherché à s'assurer le contrôle de cette voie transbalkanique, comme le montre, à l'extrémité orientale, la fondation presque contemporaine de la colonie de Potidée en 600, en Chalcidique sur l'isthme qui relie la presqu'île de la Pallène au continent. On sait que la région des confins albano-macédoniens, dans le voisinage du lac d'Ohrid, est connue dans l'Antiquité pour la richesse de ses mines d'argent; le développement de familles princières riches, marquées par les contacts avec le monde égéen, est bien démontré par les masques d'or de Trebenishte (VI^e siècle avant J.-C.), découverts à la veille de la première guerre mondiale

⁽¹¹⁾ Sur les témoignages littéraires concernant la fondation et l'histoire des deux cités, nous renvoyons au *Corpus* 1995, pp. 19-47.

⁽¹²⁾ C'est bien ce que relève Strabon (VII, 5, 10): Τὸν μὲν οὖν παράπλου ἀπαντα τὸ Ἰλλυρικὸν σφόδρα εὐλίμενον εἶναι συμβαίνει καὶ ἐξ αὐτῆς τῆς συνεχοῦς ἡμόνος καὶ ἐκ τῶν πλῆσιον νῆσον, ὑπεναντίως τῷ Ἰταλικῷ τῷ ἀντικειμένῳ ἀλιμένῳ ὄντι.

et partagés entre les musées de Belgrade et de Sofia, sans rien pour ceux d'Ohrid et de Skopje. Le nom même de *Damastion* est attaché au IV^e siècle à un monnayage d'argent de bonne qualité, même si la localisation exacte de cette cité n'est pas encore assurée pleinement. Or Corinthe frappe très tôt de belles monnaies d'argent et ce n'est pas de son propre territoire qu'elle peut extraire le minerai d'argent lui permettant la frappe de ces pièces. On aimerait mieux connaître la position précise des mines antiques, leurs liens avec la dynastie de Trebenishte et avec l'axe routier de la vallée du Shkumbi, ou celui qui vers l'Est se dirige sur Héracléa de Lyncestide (proche de Bitola) et le golfe Thermaïque, près de Potidée, à une époque où Thessalonique n'a pas encore été fondée (seulement en 316 par Cassandre).

II. LES STRUCTURES PORTUAIRES

Du port d'*Orikos*, on doit surtout souligner la qualité qui a fait son succès constant à travers l'histoire: il s'agit d'un port en eau profonde, très bien protégé des vents d'Ouest par la presqu'île du Karaburun, disposant d'un très vaste bassin dans tout le fond de la baie en eau calme. L'accès peut en être gardé à l'entrée même de la baie entre l'île de Sazan et l'extrémité septentrionale des Monts Karaburun. Depuis l'Antiquité, dans cette baie, comme tout au long de cette côte, le niveau marin a sensiblement monté, ennoyant par là même les installations portuaires de l'époque antique. Pline l'Ancien ⁽¹³⁾ présentait *Oricum* comme ayant été une île autrefois. C'est aujourd'hui une légère colline entourée de terre basse et marécageuse. N.G.L. Hammond ⁽¹⁴⁾, après C. Patsch, relève l'existence d'un quai ou d'un môle au-dessous du niveau de la mer; large de 1,80 m. et long de 30 m.; dans son récit des opérations contre Pompée et ses lieutenants en 48 avant J.-C., César ⁽¹⁵⁾ permet de bien voir l'organisation de la ville entourée de remparts, avec un port intérieur séparé de la baie par une digue naturelle; on ne peut accéder au port intérieur que par un goulet étroit et César le ferme en coulant un navire de transport; Cn. Pompée réussit à enlever le navire coulé, fait passer des birèmes sur des rouleaux par-dessus la digue pour gagner le port intérieur. Déjà, durant les guerres de Macédoine, les armées romaines préférèrent débarquer dans le port en eau profonde d'*Orikos*, plutôt qu'à *Dyrrhachion* ou à *Apollonia*; ce n'est qu'au cours de la troisième guerre de Macédoine qu'Ambracie est préférée, car les troupes qui y débarquent peuvent gagner beaucoup plus rapidement la Thessalie et la Macédoine.

⁽¹³⁾ PLINE, *Nat. Hist.*, 2, 91.

⁽¹⁴⁾ HAMMOND 1967, pp. 127-128, d'après PATSCH 1904, c. 71.

⁽¹⁵⁾ CÉSAR, *La guerre civile*, III, 39-40.

Le port d'Épidamne-Dyrrhachion (carte 2) n'a pas les mêmes qualités naturelles que celui d'Orikos; la ville est construite sur une presqu'île, séparée en grande partie de l'intérieur par une zone lagunaire, récemment asséchée, mais qui a jusqu'au XX^e siècle rendu le climat de la ville malsain dans la saison chaude, avec une malaria endémique. La fondation est attribuée aux Corcyréens aidés par leur métropole Corinthe vers 625 avant J.-C. Le double nom de la ville a beaucoup fait couler d'encre chez les auteurs anciens; certains ont supposé que les deux noms désignaient deux parties différentes: une ville haute (Épidamne) et un mouillage (Dyrrhachion) pour Appien (16). Il est certain que les écrivains de l'Antiquité ont toujours employé le nom d'Épidamne, alors qu'en revanche le monnayage de la cité est constamment marqué par l'abréviation ΔΥQ. C'est à l'époque romaine que le nom de *Dyrrachium* s'impose exclusivement. On a alors trouvé à ce nom une explication tirée des récifs qui bordent sa côte et rendent l'abordage difficile, chez Dion Cassius (17) qui donne une étymologie fantaisiste: «D'autres ont déclaré que la place [Dyrrhachion] était renommée par les Romains avec référence aux difficultés de la côte rocheuse (δυσ- = défavorable et ῥαχία = récifs, côte rocheuse), parce que le terme Épidamnus a en latin le sens de "mauvais augure" (*damnum* en latin) et ainsi semblait peu favorable pour les voyageurs»; l'*Etymologicum Magnum* reprend la même explication de récifs rendant difficile l'abordage (18). Les conditions naturelles sont, tout de même, très favorables pour le développement d'un port qui n'a cessé de fonctionner de l'antiquité jusqu'à nos jours, sous les noms variés de *Dyrrachium*, Durazzo, Durrës, et qui demeure aujourd'hui le principal port de l'Albanie. La zone portuaire est considérée aujourd'hui comme trop exigüe, ce qui oblige les navires marchands à attendre au large, mais dans l'Antiquité le problème ne se posait pas de la même façon, en raison du plus faible tonnage des navires. Les recherches archéologiques dans la ville moderne et la zone portuaire sont rendues difficiles par la permanence de l'occupation du sol et surtout par l'abondance de l'alluvionnement; des collines dominant la ville, des masses de terre se sont effondrées et, à certains endroits de la ville, les couches byzantines et romaines sont à plus de huit mètres de profondeur, et les archéologues n'atteignent pratiquement jamais la couche corcyro-corinthienne datant de la fondation de la colonie, vers 625 avant J.-C.

Le port d'*Apollonia* est certainement le moins favorisé par la nature, sans parler des changements postérieurs du lit du fleuve Aôos (Vjosa) qui font

(16) APPIEN, *Bell. civ.*, II, 39.

(17) DION CASSIUS, XLI, 49: οἱ δ' ἕτεροι Δυρράχιον ἀντονομασθῆναι τὸ χωρίον ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων πρὸς τὴν τῆς ῥαχίας δυσχέρειαν ἔφρασαν, πρόσορησις ζημιώδη δὴλῶσιν ἐν τῇ τῶν Λατίνων γλώσσει ἔχουσα δυσσιώνιστός σφισιν ἐς τὸ περιαιούσθαι ἐς αὐτὴν ἔδοξεν εἶναι.

(18) *Etymologicum Magnum*, p. 291, 24-29.

qu'aujourd'hui l'embouchure du fleuve est située à 15 km. plus au Sud. Aujourd'hui la ville d'*Apollonia*, édifée sur les dernières collines qui prolongent la zone de la Mallakastra, domine une vaste plaine basse (carte 3), qui a été drainée dans la seconde moitié du XX^e siècle; elle est bordée du côté de la mer par un cordon littoral sablonneux et des stations de pompage s'efforcent de refouler les infiltrations d'eau salée pour gagner à la culture les anciens marais; cette plaine littorale a une largeur d'une dizaine de kilomètres. On s'interroge naturellement pour savoir ce qu'il en était dans l'Antiquité, période durant laquelle *Apollonia* est toujours présentée comme un port actif. La mer venait-elle battre les remparts de la ville? Au contraire, cette zone lagunaire existait-elle déjà? La réponse est fournie par les auteurs anciens: le Pseudo-Scylax §26 retient qu'*Apollonia* est à 50 stades de la mer et que le fleuve qu'il nomme *Aeas* (Aōos) coule auprès de la ville. Strabon (19) précise que la ville est à dix stades du fleuve et à soixante de la mer, ce qui donne des distances proches de 2 et 12 kilomètres. On peut donc penser que le littoral n'a pas profondément changé et ces indications signifient que le port d'*Apollonia* était un port fluvial, la distance à la mer étant sans doute calculée en suivant les méandres du fleuve à travers la zone de lagune. Ces renseignements sont confirmés par Plutarque (20), qui raconte la

(19) STRABON, VII, 5, 8: Εἰθ' ὁ Ἄψος ποταμὸς καὶ ὁ Ἄωος, ἐφ' ᾧ Ἄπολλωνία πόλις εὐνοιωτάτη, κτίσμα Κορινθίων καὶ Κερκυραίων, τοῦ ποταμοῦ μὲν ἀπέχουσα σταδίου δέκα, τῆς θαλάττης δὲ ἕξῃκοντα.

(20) PLUTARQUE, *Vie de César*, 38: Τοῦ δ' Ἄψου ποταμοῦ τὴν ναῦν ὑποφέροντος εἰς τὴν θάλασσαν, τὴν μὲν ἑωθινήν αὔραν, ἣ παρείχε τῆνικαῦτα περὶ τὰς ἐκβολὰς γαλήνῃν ἀποθούσα πόρρω τὸ κύμα, πολὺς πνεύσας πελάγους διὰ νυκτὸς ἀπέσβεσε· πρὸς δὲ τὴν πλημύρου τῆς θαλάττης καὶ τὴν ἀντίβασιν τοῦ κλύδωνος ἀγριαίνων ὁ ποταμὸς, καὶ τραχὺς ἅμα καὶ κτύπῳ μεγάλῳ καὶ σκληραῖς ἀνακοπτόμενος δίναις, ἄπορος ἦν βιασθῆναι τῷ κυβερνήτῃ· καὶ μεταβαλεῖν ἐκέλευσε τοὺς ναῦτας ὡς ἀποστρέψων τὸν πλοῦν. Αἰσθόμενος δ' ὁ Καῖσαρ ἀναδείκνυσιν ἑαυτὸν, καὶ τοῦ κυβερνήτου λαβόμενος τῆς χειρὸς, ἐκπεπληγμένου πρὸς τὴν ὄψιν· «Ἴθι.» ἔφη «γενναῖε, τόλμα καὶ δέδοθι μηδὲν Καίσαρα φέρεις καὶ τὴν Καίσαρος τύχην συμπλέουσας». Εὐθὺς οὖν ἐτελάθοντο τοῦ χειμῶνος οἱ ναῦται καὶ ταῖς κώπαις ἐμφύντες ἐβιάζοντο πάσῃ προθυμίᾳ τὸν ποταμὸν. Ὡς δ' ἦν ἄπορα, δεξάμενος πολλὴν θάλατταν καὶ κινδυνεύσας ἐν τῷ στόματι, συνεχώρησε μάλ' ἄκων τῷ κυβερνήτῃ μεταβαλεῖν. Plutarque revient sur cette tentative à deux reprises dans les *Moralia*: dans les *Aprophtegmes de Rois et de Généraux*, 206 C-D (ou *Aprophtg. Caes.*, 9), éd. CUF, III, p. 123 § 9, où il n'est pas question du fleuve, et dans *La Fortune des Romains*, § 6 (319 B-D) éd. CUF, V, 1, pp. 49-50, où la description est plus intéressante, à condition de corriger la traduction de F. Frazier, comme me le fait très justement observer P. Jal: il ne s'agit pas, en effet, pour l'embarcation de César de «remonter le fleuve à contre-courant», mais bien de descendre le fleuve pour gagner la mer en luttant contre le courant provoqué par le vent marin qui empêchait le bateau de progresser vers l'embouchure: Σκληρὰς δὲ πρὸς τὸ ῥέυμα τοῦ ποταμοῦ γενομένης ἀντιμεταβάσεως καὶ κλύδωνος ἰσχυροῦ, μεταβαλλόμενον ὄρων τὸν κυβερνήτην ἀφείλεν ἀπὸ τῆς κεφαλῆς τὸ ἰμάτιον. APPIEN, B.C. II, 57, livre à peu près le même récit, en soulignant bien le départ de la chaloupe sur le fleuve et l'impossibilité de franchir l'embouchure pour gagner la haute mer. César ne dit rien de son aventure dans le *De Bello civili*.

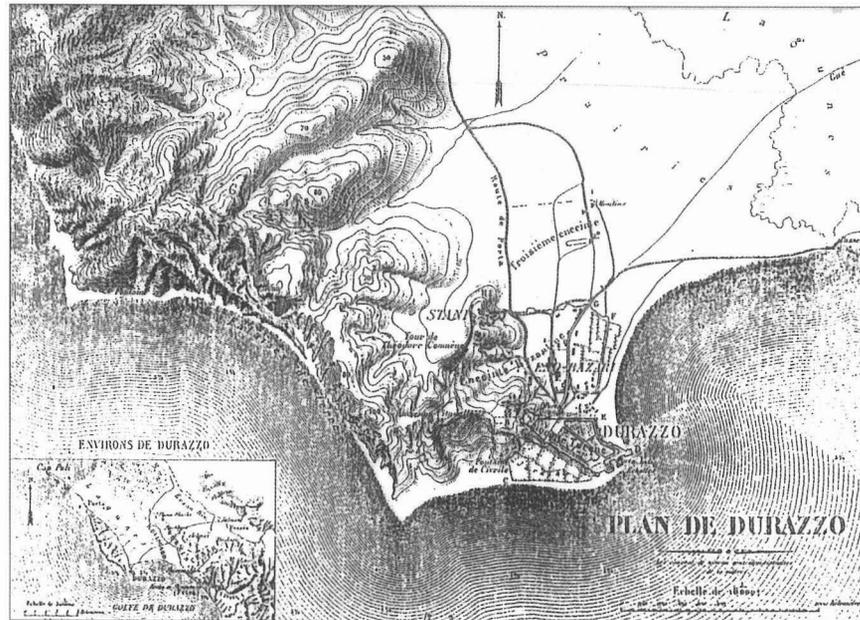


Fig. 2. Dyrrhachion, plan de la ville.



Fig. 3. La plaine maritime en avant d'Apollonia.

tentative audacieuse faite par César de quitter *Apollonia* pour gagner la côte italienne, au cours de sa lutte contre Pompée: il est à *Apollonia* et la mer est tenue par les escadres ennemies, il monte dans une barque à douze rames: «C'était le fleuve Aoüs qui portait la barque en mer. Mais la brise du matin qui, d'ordinaire à cette heure, amenait le calme et facilitait la sortie du fleuve en refoulant les vagues de la mer à grande distance, fut abattue par un vent violent qui souffla du large pendant la nuit. Devant le bouillonnement de la mer et la résistance des flots, le fleuve devint furieux. Se soulevant avec rage, il se brisait contre de rudes tourbillons qui le repoussaient à grands fracas. Incapable de le dompter, le pilote donna l'ordre aux matelots de virer de bord et de rebrousser chemin. César l'entendit. Alors il se montra; et, prenant par la main le pilote effrayé à sa vue, il lui dit: "Allons, mon brave, courage et ne crains rien: tu portes César et sa fortune, qui navigue avec lui!" Les marins oublièrent la tempête; et, couchés sur les rames, ils mettaient toute leur ardeur à triompher du fleuve. Mais on n'y put parvenir: la barque recevait de gros paquets de mer et risqua de couler à l'embouchure du fleuve. César dut, bien à contre-cœur, permettre au pilote de virer de bord». Ce port fluvial doit être situé en avant de la porte Sud de la ville, qui conduisait directement du centre de la cité vers les installations portuaires (carte 4). Son ensablement semble s'être accéléré à l'époque romaine, si bien que la ville perd progressivement sa fonction portuaire, tout en gardant son attrait pour les jeunes Romains désireux de se frotter d'hellénisme, comme le jeune Octavien en 45-44, et la richesse de ses terres agricoles et de ses troupeaux célébrés déjà par Hérodote ⁽²¹⁾ à propos d'Événios. L'activité portuaire a tout de même dû se maintenir au moins jusqu'au III^e siècle après J.-C.: en effet, une borne milliaire, dégagée en 1995 sur le site d'Apollonia, montre qu'encore au printemps 217, dans la vingtième et dernière année du règne de Caracalla, *Apollonia* est bien considérée, sans doute en parallèle avec *Dyrrachium*, comme le point de départ de la *via Egnatia*. Si personne n'arrivait plus d'Italie par le port d'Apollonia, cette borne n'aurait eu aucune raison d'être. Le retour de l'Empereur depuis l'Asie Mineure, à travers les Balkans, aurait dû s'effectuer par la *via Egnatia* jusqu'à *Apollonia*.

III. L'ACTIVITÉ DE CES PORTS

Si le port d'*Orikos* est surtout évoqué à propos d'expéditions militaires, il faut bien dire que sa situation au fond de la baie de Vlora n'est pas très favorable pour des échanges commerciaux avec l'intérieur: la position d'Aulon est déjà meilleure, mais ne dispose tout de même pas de routes de

⁽²¹⁾ HÉRODOTE, IX, 92-96, à propos du devin Événios; voir, en dernier, BURKERT 1997.

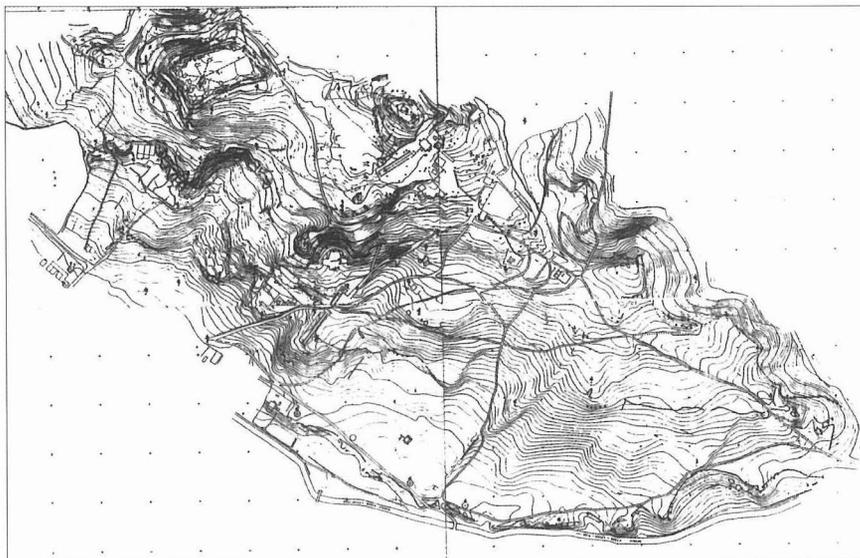


Fig. 4. Plan topographique de la ville d'Apollonia.

pénétration vers l'Est, aussi pratiques que la vallée du Shkumbi suivie par la *via Egnatia*. Si la traversée de la plaine de Myzégé est possible, pour gagner la vallée du Seman (*Apsos*) dans la région de Bérat, au-delà les voies d'accès vers la région de Skrapar ou les plateaux du Devoll sont très mauvaises; plus au Sud, la vallée de l'Aôos se rétrécit à partir de Tepelen (les *Aoi Stena*), et sur son affluent, le Drino (les *Fauces Antigonenses*).

Les deux ports d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia d'Illyrie, reliés à la vallée du Shkumbi par deux routes convergeant vers Rogozhinë, assurent les échanges entre les régions de l'intérieur et les marchés extérieurs, soit dans le domaine grec soit, au-delà de l'Adriatique, vers l'Italie méridionale (la Grande-Grèce) et centrale. Ce rôle d'intermédiaire est bien souligné par une institution propre à la cité d'Épidamne-Dyrrhachion et décrite par Plutarque ⁽²²⁾: «Qu'est-ce que le *polète* (le vendeur) à Epidamne? Les Épidamniens, voisins des Illyriens, ont compris que les citoyens qui avaient des

(22) PLUTARQUE, *Quaest. graec.*, 29: Τίς ὁ παρ' Ἐπιδαμνίους; Ἐπιδάμνιοι πωλητῆς γεινιῶντες Ἰλλυριοῖς ἠσθάνοντο τοὺς ἐπιμειγνυμένους αὐτοῖς πολίτας γινομένους πονηροὺς καὶ φοβούμενοι νεωτερισμὸν ἤροῦντο πρὸς τὰ τοιαῦτα συμβόλαια καὶ τὰς ἀμείψεις καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν ἓνα τῶν δεδοκιμασμένων παρ' αὐτοῖς, ὃς ἐπιφοιτῶν τοῖς βαρβάροις παρέιχεν ἄγοράν καὶ διάθεσιν πᾶσι τοῖς πολίταις «πωλητῆς» προσαγορευόμενος.

relations avec eux [les indigènes] devenaient mauvais et craignant une révolution choisirent pour de telles conventions et pour les échanges, chaque année, un citoyen pris parmi ceux dont les Épidamniens avaient éprouvé la valeur; son rôle était de visiter les barbares, de fournir le marché et de donner à tous les citoyens la possibilité de vendre; il était appelé le *polète*. L'existence de cette magistrature révèle l'importance qu'avaient pour cette cité les échanges avec les Illyriens de son arrière-pays, mais aussi la crainte d'un bouleversement de l'ordre social établi, grâce à l'aide obtenue par certains citoyens auprès des populations indigènes. C'est pour éviter ce risque qu'un seul citoyen, le *polète*, reçoit la charge d'approvisionner le marché de la cité en produits de l'intérieur mais aussi de vendre auprès des Illyriens les produits de la ville. Il est l'intermédiaire entre la cité et le monde barbare. Cette magistrature n'a pourtant pas empêché la crise sociale et Thucydide ⁽²³⁾ montre bien comment, dans les événements des années 435, l'opposition du *dèmos* et des aristocrates (les *dynatoi*) entraîne l'alliance de ces derniers avec les barbares Taulantins, proches de la ville.

Les relations d'Apollonia avec son arrière-pays sont attestées, grâce à l'archéologie, par les trouvailles de céramique d'ateliers apolloniates dans tout l'arrière-pays, le long de la vallée du Shkumbi, comme à Byllis, Amantia, Gurzeze. Les monnaies d'Apollonia et surtout d'Épidamne-Dyrrhachion circulent au loin jusqu'en Dacie, elles sont imitées et jusqu'à l'époque romaine, ce qui confirme la bonne réputation dont elles jouissaient dans l'intérieur balkanique et même dans ces contrées du Nord-Est. Ce rayonnement des deux grandes cités de la côte d'Illyrie méridionale se manifeste aussi dans le domaine juridique: lorsque, vers 178 avant J.-C., Mondaia de Thessalie et Azoros de Perrhébie ont besoin d'arbitres pour régler un différend frontalier, ils font venir Lysanôr fils de Phintylos d'Apollonia comme président, assisté d'un Corcyréen et de Kléostratos fils de Damarchos de Dyrrachion ⁽²⁴⁾. Inversement, lorsqu'au début du III^e siècle après J.-C. la situation des finances publiques est désastreuse à Apollonia, c'est de Thessalonique que vient le *logiste* ou *curator reipublicae civitatis* en la personne de Titus Aelius Geminius Macedo ⁽²⁵⁾.

Parallèlement, les deux cités ont le souci d'entretenir de bonnes relations avec l'autre rive de l'Adriatique: après l'occupation de *Brundisium* par les Romains en 266, puis la fondation de la colonie romaine, les Apolloniates envoient une ambassade à Rome, rapportée par Valère-Maxime ⁽²⁶⁾; son but

⁽²³⁾ THUCYDIDE, I, 24, 5.

⁽²⁴⁾ JG, IX, 1, 689; en dernier, voir *Corpus* 1995, I, 1, n. 520.

⁽²⁵⁾ JG, X, 2, 181.

⁽²⁶⁾ VALÈRE-MAXIME, 6, 6, 5: *Legatos ab urbe Apollonia Romam missos Q. Fabius, Cn. Apronius aedilicii orta contentione pulsaverunt; quod ubi comperit (senatus), continuo eos per*

était, très probablement, de confirmer le désir de relations régulières et pacifiques entre les deux rives du canal d'Otrante, même si les populations grecques ou hellénisées de la côte italienne passaient sous la tutelle de la grande cité du *Latium*. *Épidamne-Dyrrhachion* est évoquée par la comédie de Plaute, *Les Ménechmes*, au début du II^e siècle avant J.-C.; la comédie met en évidence les relations entre Tarente et Épidamne; l'histoire est celle d'un enfant jumeau qui accompagne, seul, son père marchand syracusain à Tarente et qui est enlevé par un marchand d'Épidamne; alors qu'il est élevé dans cette cité où il tisse des liens avec la société locale jusqu'à s'y marier après avoir hérité des biens de celui qui l'avait soustrait aux siens puis adopté, son frère jumeau débarque, un jour, au port d'*Épidamne-Dyrrhachion* et sa ressemblance avec l'autre frère établi sur place depuis bien des années donne lieu à toutes sortes de *quiproquo* et de méprises divertissantes. *Épidamne-Dyrrhachion* est présentée par l'auteur comme le modèle de la cité commerçante, cosmopolite et dépravée dans le bassin méditerranéen. S'il faut, évidemment, tenir compte de l'exagération de l'auteur comique dont le but est plus de faire rire que de chercher la description exacte, on peut tout de même retenir la description que Plaute fait des Épidamniens: «Les Épidamniens sont de grands noceurs et de grands buveurs; la ville abonde en intrigants et en escrocs de tout poil. Et les filles de joie donc! Il n'y a pas de pays, dit-on, où elles sachent mieux vous prendre. C'est pour cela qu'on a donné à la ville le nom d'Épidamne: c'est parce qu'on n'y peut séjourner qu'à son dam» (27). Au siècle suivant, la réputation de *Dyrrhachion* n'a pas changé; lorsque Catulle, 36 s'en prend à Clodia-Lesbie, il traite *Dyrrachium* de «taverne de l'Adriatique», cité habitée par Vénus, comme bien des ports où les marins rencontrent de nombreuses prostituées. Lorsque Cicéron exilé séjourne à *Dyrrachium* en 58-57 avant J.-C., il souffre de la *celebritas* de la ville, c'est-à-dire surtout de l'agitation de la ville trop fréquentée, et préférerait se réfugier dans le calme de la villa de son ami *T. Pomponius Atticus* installé dans son *Amalteum* proche de Bouthrôtos.

Les inscriptions donnent aussi quelques indications sur les relations à travers l'Adriatique: une stèle de *Dyrrhachion*, qu'on peut dater aux II^e-I^{er} siècles, rappelle le souvenir d'un habitant d'Ancône décédé sur l'autre rive de l'Adriatique, *Caius Caesius* (28). D'autres sont venus de beaucoup plus loin

fetiales legatis deditit quaestoremque cum his Brundisium ire iussit, ne quam in itinere a cognatis deditorum iniuriam acciperent. Cf. aussi DION CASSIUS, fragt. 42 = ZONARAS VIII, 7, 3; TITELIVE, *Per.* XV.

(27) PLAUTE, *Les Ménechmes*, vv. 258-264: *In Epidamniens / voluptarii atque potatores plurimi / in urbe hac habitant; tum meretrices mulieres / nusquam perhibentur blandiores gentium. / Propterea huic urbi nomen Epidamno inditumst / quia nemo ferme sine damno huc deorbitur.*

(28) *Corpus* 1995, I, 1, n. 20.

pour mourir dans l'une ou l'autre cité, sans doute au cours de voyages qui les conduisaient jusqu'à Rome ou lors de leur retour: Alexandros, un enfant de treize ans natif de Smyrne, décédé sans doute à la suite d'un accident en mer, est enseveli à *Apollonia* par ses parents *Iulius Secundus* et *Marcellina* ⁽²⁹⁾ dans le courant du II^e siècle après J.-C. De la même façon, à *Dyrrhachion*, c'est Zôtikos fils de Markos, de Prynnessos en Phrygie, qui meurt à quinze ans et qui bénéficie d'une belle épitaphe poétique ⁽³⁰⁾.

On peut espérer que de nouvelles trouvailles permettent d'augmenter significativement la récolte d'indications sur la présence d'étrangers dans ces ports. Les autres pistes sont naturellement celles de la numismatique: quelle est la présence de monnaies apolloniates et dyrrachiennes sur les côtes italiennes? Et aussi celles de la céramique: quelle est l'importance des vases fabriqués en Italie dans les cités d'Illyrie méridionale, et, réciproquement, trouve-t-on en Italie adriatique des produits importés de *Dyrrachium* ou d'*Apollonia*?

Si on tente de comparer l'attitude des deux grands ports *Dyrrachium* et *Apollonia* d'Illyrie dans leurs rapports avec l'étranger, on constate tout de suite que les deux cités ne se comportent pas du tout de la même façon: Aélien ⁽³¹⁾, souligne cette opposition: «Les Apolloniates pratiquaient la *xénélasie* (le bannissement des étrangers) selon la loi des Lacédémoniens, alors que les Épidamniens permettaient à celui qui le voulait de résider et d'être domicilié». Les Apolloniates ont une constitution très oligarchique qui réserve les magistratures aux descendants des premiers colons. La *magna urbs et gravis*, suivant l'expression de Cicéron ⁽³²⁾, pour désigner *Apollonia*, contraste complètement avec le cosmopolitisme de la ville marchande d'*Épidamne-Dyrrhachion*.

La présentation des trois ports d'*Orikos*, *Épidamne-Dyrrhachion* et *Apollonia* d'Illyrie est sans doute plus tournée vers l'époque pré-romaine, du fait de sources plus abondantes. La provincialisation de la région en 148, la création de la colonie romaine de *Dyrrachium* ont favorisé le développement et la poursuite des relations transadriatiques: la *via Egnatia* est véritablement le grand axe transbalkanique qui permet de relier Rome et *Brundisium* à Thessalonique et Byzance, au moins pour les courriers rapides et les personnes, les marchandises circulent beaucoup plus par voie maritime, mais les navires peuvent faire escale à *Dyrrachium* avant de traverser l'Adriatique, ou

⁽²⁹⁾ *Corpus* 1997, I, 2, n. 244.

⁽³⁰⁾ *Corpus* 1995, I, 1, n. 58.

⁽³¹⁾ AÉLIEN, *Varia historia*, XIII 16: Ὅτι Ἀπολλωνιάται ξενηλοσίας ἐποίουν κατὰ τὸν Λακεδαιμόνιον νόμον, Ἐπιδάμνιοι δὲ ἐπιδημεῖν καὶ μετοικεῖν παρεῖχον τῷ βουλομένῳ.

⁽³²⁾ CICÉRON, XI^e *Philippique*, 11.

de poursuivre leur route vers l'Orient. Les productions balkaniques sont exportées par ces ports qui sont à la charnière entre Orient et Occident ⁽³³⁾, entre l'Empire de langue latine et celui de langue grecque. Les invasions barbares à la fin du IV^e siècle entraînent pour une bonne part l'abandon du site d'*Apollonia*, puis la ruine de l'Empire d'Occident (476) fait que *Dyrrachium* devient ville frontière de l'empire byzantin, puis de l'empire ottoman et son déclin s'accélère.

⁽³³⁾ Le message évangélique semble avoir touché l'Illyrie dès la première génération des Apôtres: dans l'*Épître aux Romains*, 15, 19, Paul rappelle que «depuis Jérusalem en rayonnant jusqu'en Illyrie, (il a) procuré l'accomplissement de l'Évangile du Christ».

PIERRE CABANES

BIBLIOGRAFIA

- BEAUMONT 1936 = R.L. BEAUMONT, *Greek Influence in the Adriatic Sea before the Fourth Century B.C.*, «JHS», 56, pp. 159-204.
- BLAVATSKI, ISLAMI 1960 = V.D. BLAVATSKI, S. ISLAMI, *Gërmimet në Apolloni dhe Orik gjatë vitit 1958 (Fouilles d'Apollonie et d'Oricon - travaux de 1958)*, «Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës. Seria Shkencat Shoqërore», 1, pp. 89-91.
- BUDINA 1964 = DH. BUDINA, *Gërmimet në theatrin antik të Orikut (Les fouilles du théâtre antique d'Orik)*, «Studime Historike», 1, pp. 157-162.
- BUDINA 1965 = DH. BUDINA, *Le théâtre antique d'Orik (Orikon)*, «Studia Albanica», 1, pp. 73-81.
- BURKERT 1997 = W. BURKERT, *Euenios der Seher und Apollon Lykeios: Mythos jenseits der Texte*, «Kernos», 10, pp. 73-81.
- Corpus 1995, 1997 = *Corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire*, 1, 1 publié sous la direction de P. Cabanes, (collection Études épigraphiques, 2); 1, 2, Fondation Botsaris, École française d'Athènes.
- HAMMOND 1967 = N.G.L. HAMMOND, *Epirus*, pp. 127-128.
- HANSEN 1983 = P.A. HANSEN, *Carmina epigraphica Graeca*, I.
- KUNZE 1956 = E. KUNZE, *Olympia Bericht V*, Berlin.
- MALKIN 1994 = I. MALKIN, *Inside and Outside; colonization and the formation of the mother city*, in *Apoikia. Studi in onore di G. Buchner*, «AION ArchStAnt», 16, pp. 1-9.
- MORGAN, ARAFAT 1995 = C.A. MORGAN, K.W. ARAFAT, *In the footsteps of Aeneas: excavations at Butrint, Albania 1991-2*, «Dialogos: Hellenic Studies Review», 2, pp. 25-40.
- PATSCH 1904 = C. PATSCH, *Das Sanschak Berat in Albanien*, «Schriften der Balkankommission, Antiquarische Abteilung», III, Wien, cc. 65-74.
- PLASSART 1921 = A. PLASSART, *Inscriptions de Delphes. La liste des Théarodoques*, «BCH», pp. 1-85.
- WILL 1955 = ÉD. WILL, *Korinthiaka*, Paris.